

# Le football en Guerre d'Algérie

Philip Dine, Didier Rey

DANS **MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE NOTRE TEMPS 2012/1 N° 106**, PAGES 27 À 32  
ÉDITIONS **LA CONTEMPORAINE**

ISSN 0769-3206

DOI 10.3917/mate.106.0027

Date de mise en ligne : 02/10/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-materiaux-pour-l-histoire-de-notre-temps-2012-2-page-27?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour La contemporaine.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# Le football en guerre d'Algérie

PHILIP DINE & DIDIER REY\*

La guerre d'Algérie (1954-1962) relève de l'incapacité des ministères chancelants de la Quatrième République à répondre de manière suffisamment éclairée et décisive au processus de décolonisation déclenché, à l'échelle planétaire, par la Deuxième Guerre mondiale. Affaiblie par la défaite militaire de 1940 et traumatisée par les années noires de l'Occupation, la France se cramponne à son empire colonial qui est alors perçu comme un marqueur de continuité nationale et de prestige international. L'établissement à Alger du Gouvernement provisoire de la République française, le 2 juin 1944, souligne l'importance primordiale de ce territoire nord-africain, décrété partie intégrante de la République « une et indivisible » en 1848 et assimilé ensuite comme « trois départements<sup>1</sup> » relevant de la responsabilité du ministère de l'Intérieur. À la Libération, une France résolue à rétablir sa souveraineté impériale répond aux défis nationalistes d'abord en Algérie, à Sétif en 1945, puis à Madagascar lors de l'insurrection de 1947, par des répressions militaires brutales mais efficaces à court terme. Cependant, l'échec de ces méthodes militaires classiques est mis en évidence lors de la débâcle de Diên Biên Phu au printemps 1954. Paradoxalement, cette défaite catastrophique ne fait que renforcer l'intransigeance française face aux revendications des indépendantistes algériens.

Le déclenchement de l'insurrection algérienne par le Front de libération nationale (FLN) marque le début d'une guerre « sans nom » qui voit la France, pays des droits de l'Homme, se servir de méthodes de « pacification » et de « maintien de l'ordre » rappelant celles de l'occupant allemand employées une dizaine d'années plus tôt. Ceci pour protéger la vie et la propriété des pieds-noirs, fondement démographique d'une Algérie française désormais menacée de disparition. Le général de Gaulle, revenu au pouvoir en 1958 pour résoudre la crise institutionnelle, se sert d'une constitution renfor-



Blason  
du Racing  
universitaire  
d'Alger. DR.

cée pour enfin sortir le pays de son impasse coloniale, après quatre ans d'une valse-hésitation entre les nouvelles données algériennes et le vieux rêve français de domination impériale. Entre autres défis, ce premier président de la Cinquième République doit faire face aux pieds-noirs dépités et aux officiers de métier révoltés, deux groupes qui ni l'un ni l'autre ne comprennent que l'emploi de la force seule ne peut plus triompher, puisque, comme le souligne Charles-Robert Ageron : « *La guerre d'Algérie fut d'abord une guerre politique où la partie non militaire fut plus déterminante que les opérations militaires*<sup>2</sup>. »

Guerre non déclarée, guerre d'euphémismes, « sale » guerre diversement censurée, niée et occultée, le conflit algérien provoque la mobilisation d'acteurs divers décidés à parler et faire parler des actions de la France outre-Méditerranée. Cette agitation rassemble des intellectuels aussi dissemblables que François Mauriac et Jean-Paul Sartre, ainsi que des cinéastes de la Nouvelle Vague, des artistes, des musiciens, des universitaires... et même des sportifs. Car le sport est l'un des principaux

1. Puis quinze en 1958, suite à plusieurs réformes territoriales ; voir plus loin.

2. Cité par Jean-François Sirinelli in Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), *La Guerre d'Algérie et les intellectuels français*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1991, pp. 28-29.

\*Philip Dine, senior lecturer à la National University of Ireland, Galway.

Didier Rey, Maître de conférences à l'Université de Corse.

ciments de la culture coloniale en Algérie « française », dont la fonction est de maintenir et de renforcer les liens institutionnels et affectifs de cette colonie avec la « mère-patrie ». Et le sport préféré de l'Algérie, que celle-ci soit coloniale ou indépendante, et toutes communautés confondues, est sans aucun doute le football.

Comme tel, il serait chanté par les jeunes écrivains « méditerranéens » de l'École d'Alger, dont Albert Camus représente la figure de proue. Ex-gardien de but à Alger, devenu supporter du Racing Club de Paris dans les années 1950, son cas atteste bien d'une tension sportive et affinitaire entre l'Algérie et la métropole. C'est sur la mobilisation historique de ce sport que nous nous concentrerons ici. Après un bref résumé de l'évolution du football algérien avant la guerre de libération nationale, nous nous intéresserons à son instrumentalisation comme arme nationaliste pendant le conflit avant de nous pencher, pour finir, sur la contre-offensive sportive coloniale souvent passée sous silence.

## Le football, ciment illusoire de l'Algérie française

L'épigramme d'Albert Camus sur la valeur éthique du football est restée célèbre : « *Les communautés de bâtisseurs, les ateliers collectifs de peinture à la Renaissance, ont dû connaître la sorte d'exaltation qu'éprouvent ceux qui travaillent à un grand spectacle. Encore faut-il ajouter que les monuments demeurent, tandis que le spectacle passe et qu'il est dès lors d'autant plus aimé de ses ouvriers qu'il doit mourir un jour. Pour moi, je n'ai connu que dans le sport d'équipe, au temps de ma jeunesse, cette sensation puissante d'espoir et de solidarité qui accompagne les longues journées d'entraînement jusqu'au match victorieux ou perdu. Vraiment, le peu de morale que je sais, je l'ai appris sur les terrains de football et les scènes de théâtre qui resteront mes vraies universités*<sup>3</sup>. »

image de couverture la photographie du jeune Camus entouré de ses coéquipiers « métissés » de l'équipe junior du Racing universitaire d'Alger (RUA). D'ailleurs, ce trope serait employé de la manière la plus distincte par des apologistes intègres d'une « Algérie française » disparue, comme Gabriel Conesa et Pierre Oliva. Dans son *Bab-El-Oued : notre paradis perdu* (1970), Conesa constate que le football était un élément structurant de la vie de ce célèbre quartier pied-noir d'Alger : « *Les Bab-El-Ouédiens volaient [...] au secours de l'Association sportive de Saint-Eugène, au tricot rayé verticalement de rouge et de blanc*<sup>4</sup>. » Quant à Oliva, en chanteur nostalgique de la ville d'Oran, second pôle de la colonie et selon cet auteur « *la ville la plus sportive de France* », il affirme qu'« *à la veille de la Seconde Guerre mondiale, le problème des communautés ne se posait nullement, en matière footballistique : fraternisation au sein d'une même formation ou ségrégation de fait dans une autre, seul le sport pour les uns et les autres entrainait en ligne de compte*<sup>5</sup> ». Cette réécriture nostalgique de l'histoire, longtemps restée l'apanage des pieds-noirs, se retrouve désormais également sous la plume d'auteurs algériens : « *Qu'ils s'appellent Mohamed ou Marcel, ils ont mouillé le même maillot, supporté les mêmes clubs, scandé ensemble les noms de Salva ou Hadad. C'est aussi cela l'autre facette de l'Algérie, au quotidien, entre les pieds-noirs et musulmans*<sup>6</sup>. » Et, de fait, une lecture rapide des faits pourrait accréditer cette image idéale d'un football épargné par les effets de l'opposition communautaire puis de la guerre.

Comme en France « métropolitaine », le football ne devint une pratique répandue en Algérie qu'après la Première Guerre mondiale et en grande partie comme résultat de celle-ci, les « poilus » nord-africains ramenant ce sport avec eux dans leurs villes et villages d'origine, selon Alfred Wahl<sup>7</sup>. L'établissement des premières ligues (celle d'Oran en 1919, celles d'Alger et de Constantine en 1920) est l'une des indications de l'essor du football algérien. Une deuxième, d'importance capitale, est l'émergence des premiers clubs « indigènes » à l'instar du Mouloudia club algérois (MCA), fondé en 1921, et jouant sur les couleurs talismaniques (vert, blanc, rouge) du drapeau nationaliste interdit tout autant que sur l'aspect chromatique qui rappelle certaines couleurs préférées du prophète Mahomet. Lors de la saison 1923-1924 il existe déjà au moins quatre clubs musulmans dans les ligues algéroise et constantinoise et pas moins de dix dans la ligue oranaise, la plus grande, comprenant plus de quarante clubs au total<sup>8</sup>. Dans un premier temps, la presse coloniale et les instances locales du football se félicitent de ce dynamisme musulman ; ainsi, en mai 1933, alors que l'Union sportive musulmane d'Oran (USMO) s'appête à disputer une demi-finale du Championnat de l'Afrique du Nord contre le club algérois de l'AS Saint-Eugène, *Oran sportif* écrit sans détour : « *Nous accordons toute notre confiance [à l'USMO], les belles performances réalisées par ce onze, le cran qui les anime, l'esprit de club qui ne leur fait jamais défaut, nous amènent à faire d'eux nos favoris.*

3. Albert Camus, « Pourquoi je fais du théâtre ? », *Œuvres complètes (1957-1959)*, Bibliothèque de la Pléiade IV, Paris, Gallimard, 2008, p. 607.

4. Gabriel Conesa, *Bab-El-Oued: notre paradis perdu*, Paris, Laffont, 1970, p. 69.

5. Paul Oliva, *Oran sportif : 1. 1830-1939*, Paris, J.-P. Hollender, 1988, p. 40.

6. Abderrahmane Zani, *Les associations sportives d'Algérie 1867-1952*, Alger, Éditions ANEP, 2003, p. 5. On pourra également consulter Lahcène Belahoucine, *La saga du football algérien*, Alger, Hibr Éditions, 2010, qui fait une part importante aux footballeurs de l'époque coloniale sans distinction d'origine ; l'auteur qui ne dissimule pas les aspects ségrégationnistes qu'imposent les circulaires gubernatoriales (voir plus loin sur ce sujet), n'en inscrit pas moins le Sporting Club Bel-Abbès, l'équipe des Européens par excellence, au panthéon du football d'Oranie (pp. 174-175).

7. Alfred Wahl, « Football et jeux de ballon », in Daniel Hick (dir.), *L'Empire du sport : les sports dans les anciennes colonies françaises*, Aix-en-Provence, Centre des Archives d'Outre-mer, 1992, pp. 44-45.

8. *Ibid.*, p. 44.



La contemporaine - téléchargé le 06/06/2020 sur <https://shs.cairn.info/>

*Nous sommes certains qu'ils représenteront dignement le drapeau oranien*<sup>9</sup>. » Du reste, il apparaît alors évident que les autorités françaises souhaitent le développement du sport comme élément de contrôle et d'acculturation des populations ; le général Giraud lui-même, un temps commandant de la Division militaire d'Oran, l'énonce clairement : « *Le sport doit être le lien qui permet d'unir Français et Musulmans dans le même désir de performances et de nobles aspirations, en éliminant toute rivalité de religions et de races*<sup>10</sup>. »

Cependant, cette éruption d'associations algériennes à vocation mi-ludique et mi-politique a un évident impact déstabilisant dans l'Algérie de l'entre-deux-guerres. Pour Alfred Wahl, « *les incidents qui opposèrent parfois les membres des diverses communautés, soit sur le terrain, soit dans les tribunes, n'empêchèrent pas les progrès de l'interpénétration, favorisés par l'amélioration de la qualité du jeu*<sup>11</sup> ». Pourtant, la tentative (vaine) du Gouvernement général, à compter de 1928, d'interdire des équipes purement « musulmanes » par un arrêté exigeant l'inclusion dans toutes les formations d'au moins trois, puis cinq, joueurs « européens » est autrement révélatrice des tensions véhiculées par le football en Algérie. Ceci explique l'insistance de Youcef Fatès sur l'importance du stade comme « *microcosme des affrontements ethniques* » durant cette période<sup>12</sup> ; il dresse par ailleurs une liste des nombreux incidents qui ont lieu dans le Constantinois. Exemple particulièrement significatif, la lettre datée du 22 décembre 1937 par laquelle le préfet de Constantine fait part au Gouverneur général d'une série de « *manifestations regrettables susceptibles, les circonstances aidant, de compromettre l'ordre et la sécurité publique* », celles-ci s'étant toutes produites dans la seule ville de Djidjelli et plus précisément dans le stade de la Jeunesse sportive djidjellienne<sup>13</sup>. Cet ostrac-

cisme colonial ouvre définitivement le champ sportif aux nationalistes, notamment, aux membres de l'Étoile nord-africaine puis à ceux du Parti du peuple algérien de Messali Hadj ; désormais, le football participe à sa manière à la prise de conscience nationale, tout autant qu'à la mise en place de plus en plus rapide des éléments conduisant à la confrontation décisive entre « eux et nous ». De tels affrontements réels et emblématiques dans et autour des terrains de football vont s'intensifier pendant la guerre d'Algérie.

## L'indépendance par le fusil et le football

Le 1<sup>er</sup> novembre 1954, la guerre d'Algérie débute par une série d'attentats sur l'ensemble du territoire. Paradoxalement, les hostilités apportent la solution aux problèmes posés par les équipes musulmanes à l'ordre établi, d'une manière bien inattendue il est vrai. Alors que le conflit a pris un tournant décisif avec l'insurrection et les massacres du Nord-Constantinois (20 août 1955), la finale de la Coupe de l'Afrique du Nord 1956 doit opposer deux clubs de Sidi-Bel-Abbès : l'un européen, le Sporting club Bel-Abbès (SCBA), et l'autre musulman, l'Union sportive musulmane Bel-Abbès (USMBA) ; ce qui ne manque pas d'inquiéter au plus haut niveau les instances sportives et politiques coloniales, d'autant que,

**Stade de l'Association sportive de Saint-Eugène.**  
Sd. DR.

9. Bibliothèque nationale de France (BNF), *Oran Sports* n° 8 du 12 mai 1933.

10. Centre des Archives d'Outre-mer (CAOM), Département d'Oran, série continue, 2955, *L'Écho d'Oran* du 30 mars 1936.

11. Alfred Wahl, « Football et jeux de ballon », *op. cit.*, p. 44.

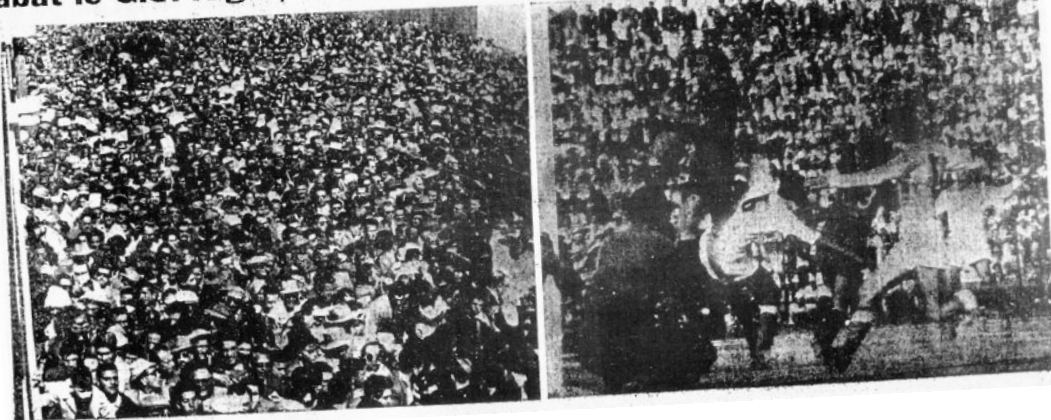
12. Youcef Fatès, *Sport et Tiers-Monde*, Paris, Presses universitaires de France, 1994, pp. 30-31.

13. *Ibid.* Voir aussi Benjamin Stora, « Algérie, années coloniales : quand le sport devient un facteur de mobilisation politique » in Abderrahmane Ayoub (dir.), *Jeux et sports en Méditerranée*, Tunis, Alif, 1991, pp. 143-154.



« Une » de  
L'Écho d'Oran  
après la victoire  
du Sporting club  
Bel-Abbès en  
finale de la  
Coupe d'Afrique  
du Nord. 1955.

Coll. BDIC.



depuis quelques temps déjà, les rencontres ont pris dans toute l'Algérie un caractère d'une rare violence. Une décision sportive pour le moins inconsistante, requalifiant pour la finale le capitaine du SCBA, alors qu'il a écopé d'un carton rouge lors du tour précédent, suscite l'ire des dirigeants et des joueurs de l'USMBA, et plus généralement des musulmans. En signe de protestation, l'USMBA décide de ne pas se présenter sur le terrain le jour de la finale, alors que, simultanément, le gouverneur général interdit la rencontre de peur qu'elle ne débouche sur une situation incontrôlable. Aussitôt, le FLN appelle l'ensemble des clubs de football algériens à se retirer définitivement de toute forme de compétition ; ce qui est fait progressivement au cours de l'année. Les clubs musulmans se sabordent, laissant désormais les seuls Européens continuer à pratiquer et résolvant définitivement, pense-t-on, le problème de la violence politique sur les stades.

Ainsi désigné champ de guerre, le football est ensuite mobilisé de manières diverses, à la fois sanglantes et

très fortement idéologiques ; la violence s'y installant de manière définitive jusqu'à l'indépendance de l'Algérie, et même après<sup>14</sup>. À vrai dire, elle y est déjà revenue avant même d'en être partie, et de manière effrayante dès 1955 au moins, lorsque de nombreux Algériens sont assassinés par l'armée française dans le stade de Philippeville, lors de la répression qui suit les événements d'août dans le Nord-Constantinois. Les enceintes sportives, du moins certaines d'entre elles, deviennent ainsi des lieux de mort, bien au-delà de ce qu'Albert Camus a pu imagi-

ner pour les stades oranais dans *La Peste*<sup>15</sup>. Une fois le retrait des équipes musulmanes devenu effectif, le FLN lance une campagne d'attentats à la bombe qui visent les tribunes des stades. Pendant la « Bataille d'Alger », les terrains de football sont pris comme cibles, notamment le 10 février 1957, journée marquée par des attentats à la bombe dans plusieurs stades de football de la capitale<sup>16</sup>. Quelques mois plus tard, une nouvelle attaque a lieu dans un espace sportif hautement symbolique : le 26 mai 1957, lors de la finale de la Coupe de France, le stade de Colombes devient la scène de l'assassinat par Mohammed Ben Sadok du « collaborateur » le Bachaga Ali Chekkal, ancien vice-président de l'Assemblée algérienne. Comme le suggère Marianne Amar : « *La victime, le lieu, la méthode et surtout les acteurs ont réduit le stade à ses fonctions symboliques de porte-drapeau et le transforment en réduction du politique*<sup>17</sup>. » Argument qui explique l'intérêt de cet incident pour l'écrivain algérien Rachid Boudjedra qui y trouve le sujet de son roman *Le Vainqueur de coupe*<sup>18</sup>. En outre, ce match est remporté par Toulouse sur Angers par 6 buts à 3, avec deux réalisations des vedettes algériennes de l'équipe toulousaine, Abdelhamid Bouchouk et Saïd Brahimi.

Tout aussi dramatique au mois d'avril 1958 fut le geste de solidarité nationaliste des dix joueurs professionnels algériens qui quittèrent la France et les ligues « métropolitaines » pour établir la fameuse équipe de football du FLN, sélection nationale en exil basée à Tunis. Aux côtés des Toulousains Bouchouk et Brahimi se trouvaient, entre autres, deux joueurs qui avaient déjà figuré dans l'équipe de France, le grand Mustapha Zitouni (à Cannes et puis Monaco) et la figure de proue du groupe, Rachid Mekhloufi (à Saint-Étienne), surnommé par la suite « *le footballeur de la Révolution*<sup>19</sup> ». Fait exceptionnel dans un conflit que Jean-François Sirinelli a qualifié de « *guerre des pétitions*<sup>20</sup> », cette démonstration de la volonté nationaliste parut à la une de *L'Équipe* avant de se répercuter dans les titres généralistes. André Fontaine, rédacteur en chef du journal *Le Monde* ne s'y trompait pas en déclarant : « *Le grand*

14. On se reportera à ce propos à Youcef Fatès, *Sport et politique en Algérie*, Paris, L'Harmattan, Espaces et temps du sport, 2009.

15. *Le camp d'isolement que la préfecture était en train d'organiser, sur le stade municipal, à l'aide de tentes prêtées par le service de la voirie*, Albert Camus, *La Peste*, Paris, Gallimard, Folio, 1996 (1947), p. 193.

16. Marianne Amar, *Nés pour courir : La Quatrième République face au sport*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1987, pp. 193-196.

17. *Ibid.*, p. 194.

18. Rachid Boudjedra, *Le Vainqueur de coupe*, Paris, Denoël, 1981.

19. Pierre Lanfranchi, « Mekhloufi, un footballeur français dans la guerre d'Algérie » in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 103, juin 1994, pp. 70-75.

20. Majoritairement politiques et/ou intellectuelles et qui provoque la censure régulière de la presse.

public des stades demeure, il faut bien le constater, beaucoup plus sensible à la disparition de Mustapha Zitouni qu'il ne l'avait été à celle de M. Ferhat Abbas, et il avait appris, avec un stupeur qui est loin d'être dissipée, le départ des dix footballeurs algériens<sup>21</sup>. » Symbole sportif de la résistance algérienne, cette équipe est aujourd'hui le sujet de nombreux ouvrages historiques et constitue un « lieu de mémoire » incontestable de la lutte nationaliste<sup>22</sup>.

Quant aux footballeurs algériens, si tous abandonnent bien les compétitions contre les Européens, ils divergent en revanche sur la suite à donner à leur pratique sportive, un peu à l'image du reste des Algériens concernant leur positionnement au cours de ce terrible conflit. Une partie des dirigeants et des joueurs rallie les organisations du FLN, à l'image de Mohamed Benhamed, de l'USMO, « et actuellement [1959] dirigeant FLN au Maroc<sup>23</sup> », pour s'en tenir à lui. Certains gagnent les maquis de l'ALN comme ces sociétaires de l'USMBA cités par Redouane Aïnad Tabet, à savoir Tabet Mokrane Abbès chef du commando zonal, Sebar Khemliche et Ahmed Mékanem<sup>24</sup>. D'autres continuent de pratiquer, y compris dans des équipes européennes en France comme en Algérie, à l'instar de Kader Firoud au Nîmes olympique ou de Khenane Mahi au Stade rennais, où ce dernier est international français puis algérien ; ce qui n'empêche nullement, le cas échéant, leur adhésion à la cause nationale<sup>25</sup>. La plupart des joueurs continue néanmoins de pratiquer au sein de clubs de quartiers créés pour la circonstance, sans que les autorités coloniales ne s'y opposent réellement : « Les joueurs musulmans se sont formés en équipes de quartier, sans siège social ni conseil d'administration<sup>26</sup> » ; il s'agit bien là d'un retour à une forme de compétition au sein d'une « Ligue du FLN », s'inscrivant déjà dans la perspective de l'indépendance.

### Le football comme moyen de la contre-offensive coloniale

Le FLN, pour autant, n'est pas le seul à instrumentaliser le football et les instances coloniales n'hésitent plus dès lors à transformer les stades en un lieu de propagande « Algérie française », comme l'affirme sans ambages un journal algérois en avril 1957 : « La venue en Algérie de grands clubs français dépasse actuellement le cadre sportif pour revêtir l'aspect d'une manifestation de propagande française à laquelle, hélas ! Nous avons trop peu souvent l'occasion d'assister<sup>27</sup>. » Les instances nationales du football français apportent, du reste, leur pierre à l'édifice en désignant certains stades algériens pour accueillir des rencontres de compétitions officielles<sup>28</sup> ; ainsi, le 4 mars 1956, le match Nice-Le Havre (4-1), comptant pour les 1/8èmes de finale de la Coupe de France, se déroule-t-il au stade Montréal d'Oran. Un pas supplémentaire est franchi au début de l'année 1959, même si il ne concerne pas la seule Algérie. En effet, trois ans auparavant, l'indépendance de la Tunisie et du Maroc

met fin aux compétitions nord-africaines désormais remplacées par des rencontres strictement algériennes ; or, dans l'optique de la « reconquête » coloniale, cela ne peut suffire. Dans les premiers mois de 1959, donc, les compétitions amateurs françaises subissent une profonde transformation avec l'établissement du Championnat de France amateur (CFA). Les modalités de la nouvelle compétition, notamment la composition des groupes, sont définies dans leurs grandes lignes au cours de la réunion plénière du Conseil national du 7 mars. Cette composition repose sur un amalgame entre, d'une part, une partie des équipes de l'ancienne formule, et, d'autre part, les champions de division d'honneur<sup>29</sup>. Les clubs sont répartis en cinq groupes, les vainqueurs se rencontrant ensuite pour l'attribution du titre de champion de France. La nouvelle formule doit entrer en vigueur au début de la saison 1959-1960.

Une des principales innovations de ce championnat réside dans la participation des clubs algériens qui, tout d'abord amalgamés aux clubs métropolitains, constituent finalement, à la demande des dirigeants du football pied-noir, un sixième groupe<sup>30</sup> de dix clubs, puis de douze en 1961. La décision de 1959 ne répond qu'en partie à des considérations sportives. Prise quelques mois seulement après le discours de Constantine du 3 octobre 1958, prononcé par le général de Gaulle qui annonce le lancement du plan du même nom, elle en constitue, en quelque sorte, son pendant footballistique et correspond parfaitement à l'idée que se font les dirigeants français de l'avenir des départements africains d'outre-Méditerranée : le plan permettra « d'amarrer l'Algérie à la France<sup>31</sup> ». Et, de fait, les équipes européennes

21. Pierre Lanfranchi, « Mekloufi », *op. cit.*, p. 72.

22. Michel Naït Challal, *Les Dribbleurs de l'Indépendance*, Paris, Prolongations / Berbère Télévision, 2008 ; Kader Abderrahim, *L'Indépendance comme seul but*, Paris, Méditerranée, 2008 ; Naïma Yahi, « Le "onze" du FLN », un lieu de mémoire » in Claude Borgeaud, Yvan Gastaut et Fabrice Grognet (dir.), *Allez la France ! Football et Immigration*, Paris, Gallimard / Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration / Musée National du Sport, 2010, pp. 105-108.

23. CAOM, GGA, 7G1193-1197, PRG, Oran, note de renseignements, Oran le 4 juillet 1959.

24. Redouane Aïnad Tabet, avec la collaboration de Tayeb Nehari Officier de l'ALN, *Histoire d'Algérie. Sidi-Bel-Abbès de la colonisation à la Guerre de Libération en Zone 5 - Wilaya V (1830-1962)*, Alger, ENAG/Éditions, 1999, p. 153.

25. Ainsi, le premier match de l'équipe d'Algérie après l'indépendance – ou du moins d'une sélection algérienne officieuse, la Fédération Algérienne de Football n'étant officiellement que cinq jours après – a lieu à Oran, contre le Nîmes Olympique de Kader Firoud, le 16 octobre 1962 in *Le Quotidien d'Oran* du 13 décembre 2007.

26. CAOM, Département d'Oran, série continue, 5228, le commissaire divisionnaire, chef du service départemental des RG d'Oran, au préfet d'Oran, Oran le 22 août 1959.

27. Article reproduit par Louis Sigala, *Histoire illustrée des sports et de l'éducation physique en Algérie de 1948 à 1962*, Montpellier, collection Africa Nostra, 1986, p. 35 ; l'article a pour titre : « Football en Algérie ».

28. Il en va d'ailleurs de même pour les autres sports ; ainsi, en octobre 1960, par exemple, les finales des championnats de France de tennis se déroulent à Oran. De même, certains champions français participent à des compétitions « algériennes » à l'image de Jacques Anquetil – vainqueur du Tour de France 1957 –, engagé dans le Critérium cycliste de *L'Écho d'Oran* en février 1960.

29. Art. 4. *Les clubs qualifiés pour disputer le CFA 1959-60 seront les dix premiers classés de chacun des quatre groupes de douze clubs 1958-59 et les onze clubs classés premiers du groupe de treize clubs 1958-59, soit cinquante-et-un clubs auxquels s'adjoindront les seize champions de division d'Honneur métropolitains de la saison 1958-59. En ce qui concerne l'Algérie les clubs seront désignés sur proposition de la sous-commission d'organisation*, Archives de la Fédération française de football (AFFF), *France football officiel* n° 683, compte-rendu de la réunion plénière du 7 mars 1959.

30. *On décida sans coup férir de porter de cinq à six le nombre des poules géographiques instituant du même coup un groupe de clubs d'Algérie dont les champions devront participer automatiquement à la poule finale*. AFFF, *France football officiel* n° 684, compte-rendu du Conseil national du 18 avril 1959.

31. Bernard Droz et Evelyne Lever, *Histoire de la guerre d'Algérie 1954-1962*, Paris, Le Seuil, Point Histoire, 1982, p. 272.

d'Algérie participent régulièrement au CFA, du moins jusqu'en mars 1962, date à laquelle les rencontres s'interrompent du fait des circonstances<sup>32</sup>.

À cela, il convient d'ajouter l'organisation de rencontres de prestige comme celle qui se déroule à Oran, le 8 mai 1958, entre le Stade de Reims et le Real de Madrid, les deux premiers finalistes de la toute nouvelle Coupe d'Europe des Clubs champions (1956). Les dernières années de l'Algérie française sont marquées par une véritable fièvre bâtisseuse en rapport étroit avec le développement de la « rébellion ».

Il s'agit de contrer celle-ci également sur le terrain social et culturel. Voyons, à titre d'exemple, ce qu'il en fut dans l'Ouest du pays, région pour laquelle le pouvoir colonial songe un temps, entre 1960 et 1962, à une partition de l'Algérie, le territoire restant aux mains de la France correspondant à l'Oranie agrandie de certaines communes de l'ex-département d'Alger<sup>33</sup>. Si l'on en croit Louis Sigala, directeur régional de l'Éducation physique et des sports en Algérie de 1948 à 1962 – et chaud partisan de l'Algérie française –, environ 5 milliards de francs de l'époque sont dépensés pour l'équipement sportif des départements algériens en une dizaine d'années (1949-1959)<sup>34</sup>, tous financements confondus. Ceci dit, l'essentiel des efforts est consenti à compter de 1957. Annuellement, entre 150 et 200 installations sportives de tous acabit sortent de terre<sup>35</sup>, à vocation avant tout scolaire il est vrai. Parmi ces infrastructures, les cinq départements de l'Oranie<sup>36</sup> bénéficient de quelques aménagements dont le plus prestigieux est incontestablement le Parc municipal des sports d'Oran, baptisé « Henri Fouques-Duparc »<sup>37</sup> en l'honneur du maire de la cité. Cet ensemble, véritable citadelle sportive, comprend un stade de football d'une capacité de 34 000 places, mais également un terrain de basket et un autre de volley équipés chacun des gradins pouvant

accueillir jusqu'à 3 000 personnes. Cet équipement de grande qualité permet à la ville d'Oran de remporter, en 1957, le concours de la municipalité la plus sportive de France organisé par le journal *L'Équipe*<sup>38</sup>. Il est inauguré, le 5 mai 1957, par le Résident général<sup>39</sup> Robert Lacoste en personne ; à cette occasion une rencontre oppose le Stade de Reims à l'AS Saint-Étienne (4-1), où figure le jeune Rachid Mekhloufi. Enfin, de manière à rendre manifeste cette « œuvre française » aux yeux du monde entier, justifiant par là-même le maintien de la France en Algérie, Oran est choisie pour accueillir les championnats du Monde militaires qui se déroulent du 15 au 22 juin 1960<sup>40</sup> ; désagréable surprise, ils sont l'occasion, pour les Algériens, de soutenir bruyamment l'équipe de Turquie, pour des raisons historiques et politiques évidentes<sup>41</sup>.

Mais cette contre-offensive coloniale concerne également et avant tout les hommes par le biais des fameuses Sections administratives spécialisées<sup>42</sup> (SAS), avec parfois des conséquences bien inattendues où le football devient, pour de jeunes Algériens, une des nombreuses façons de prendre conscience de leur situation de colonisés. À Trois-Marabouts, les jeunes musulmans, profitant des ballons des Foyers sportifs de la SAS, constituent une équipe de « foot ». Arrivent quelques jeunes Européens qui modifient l'équipe à leur gré : « *C'est nous les présidents...* »<sup>43</sup> Et, dans le domaine qui nous intéresse plus particulièrement, par la mise en place de structures capables d'encadrer les jeunes populations, permettant ainsi de remporter – du moins l'espérait-on – la guerre psychologique contre l'adversaire. À cet effet est créé, le 22 novembre 1955, le Comité armées-jeunesse d'Algérie complété sur place, le 1er décembre 1958, par le Service de formation de la jeunesse en Algérie dont le personnel d'encadrement est constitué de militaires. Ce dernier comprend notamment des foyers sportifs chargés d'initier les Algériens aux sports individuels et collectifs, dont le football. Près de 100 000 jeunes sont pris en charge par cette structure de manière très inégale à vrai dire. Sur 61 centres, l'Oranie n'en compte qu'un seul, contre une dizaine environ dans le Constantinois et surtout une cinquantaine rien que pour l'Algérois.

Symbole parmi d'autres de la « supériorité » européenne en terre coloniale, le football n'a pas échappé, en Algérie, aux mutations et aux tensions qui le conduisent à passer du stade de moyen de la domination coloniale à celui d'élément d'émancipation du peuple algérien<sup>44</sup>. Cependant, le caractère particulier de l'Algérie française comme seule véritable colonie de peuplement, ainsi que la dureté de l'affrontement final, eurent pour conséquence une instrumentalisation beaucoup plus radicale du ballon rond par les différents protagonistes. De cette politisation à l'extrême, le football algérien n'est pas vraiment sorti après l'indépendance. ■

32. Rappelons que, le 19 mars 1962, entre en vigueur le cessez-le-feu conclu entre le Gouvernement français et le Gouvernement provisoire de la République algérienne ; en attendant le scrutin d'autodétermination, prévu pour le 1<sup>er</sup> juillet suivant, un Exécutif provisoire appuyé sur une Force locale est chargé d'administrer le pays. C'est alors que se déchaîne la violence de l'Organisation Armée Secrète (OAS) composée d'Européens, tant civils que militaires, refusant obstinément la perspective de l'indépendance algérienne.

33. À ce propos, pour avoir une idée de la vision du pouvoir gaullien à ce moment là, on pourra se reporter à l'ouvrage d'Alain Peyrefitte, *Faut-il partager l'Algérie ?*, Paris, Plon, Tribune libre, 1961, notamment les pages 150-152 comprenant la cartographie de « l'Algérie occidentale ». Le Sahara étant érigé en État « indépendant », le projet Peyrefitte ne laissait en fait aux mains de la « rébellion » que l'Est algérien, région déjà très difficilement contrôlée ; bref un modèle de partition néocoloniale.

34. Louis Sigala, *Histoire illustrée*, op. cit., p. 37.

35. *Ibid.*, p. 40.

36. Entre 1956 et 1959, plusieurs réformes successives découpent les trois anciens départements d'Alger, Constantine et Oran en plusieurs entités finalement stabilisées à douze en novembre 1959. Sur le territoire de l'ancien département d'Oran sont découpés les départements d'Oran, de Mostaganem, de Saïda, de Tiaret et de Tlemcen.

37. Il porte aujourd'hui le nom d'Ahmed Zabana.

38. Louis Sigala, *Histoire illustrée*, op. cit., pp. 48-49.

39. Nouvelle dénomination du GGA de 1956 à 1958, puis Délégué général de l'Algérie de 1958 à 1962 et enfin Haut Commissaire en Algérie de mars à juillet 1962.

40. La Belgique termina à la première place devant la Turquie, la Grèce et la France.

41. Rappelons que, avant 1830, l'Algérie relevait de la souveraineté théorique de l'Empire ottoman.

42. Créées en 1955 par le Gouverneur général Jacques Soustelle. Il s'agit d'une administration militaire dépendant des sous-préfectures et chargée d'encadrer et d'assister la population musulmane, Guy Pervillé, *Atlas de la guerre d'Algérie. De la conquête à l'indépendance*, Paris, Autrement, 2003, p. 59.

43. Michel Launay, *Paysans algériens 1960-2006*, Paris, Khartala, troisième édition revue et augmentée, 2006, p. 375.

44. On pourra se reporter avec profit à Pierre Singaravélou et Julien Sorez (dir.), *L'empire des sports. Une histoire de la mondialisation culturelle*, Paris, Belin, 2010.